

LA  
**BARONNIE DE MIGLOS**

ÉTUDE HISTORIQUE

SUR

UNE SEIGNEURIE DU HAUT COMTÉ DE FOIX

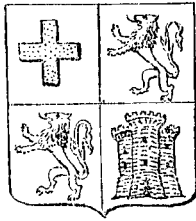
PAR



C. BARRIÈRE-FLAVY

CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE FRANCE  
MEMBRE ADJOINT DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU MIDI DE LA FRANCE

AVEC PIÈCES JUSTIFICATIVES, PLANCHES ET FIGURES DANS LE TEXTE



TOULOUSE

IMPRIMERIE A. CHAUVIN ET FILS

28, RUE DES SALENQUES, 28

1894



## PRÉFACE

---

Quel panorama plus grandiose, quel spectacle plus sublime que celui de nos belles vallées pyrénéennes? Je n'entends pas faire allusion ici à ces coins de montagnes parcourus en tous sens par les touristes de tous les pays, décrits et reproduits dans les guides et dans la plupart des géographies; mais plutôt à ces parties inconnues des Pyrénées centrales qui offrent à chaque pas des sites pittoresques et sauvages d'une variété étonnante, rappelant assez le merveilleux pays d'Ecosse, les *Highlands* chantés par le célèbre romancier Walter Scott.

Le Français du Nord pas plus que celui du Midi ne soupçonne les beautés incomparables que recèlent ces gorges profondes où les torrents impétueux précipitent leurs eaux écumantes au milieu des chaos de rochers.

Les points de vue les plus divers se découvrent à chaque instant d'une façon parfois inattendue, augmentant ainsi le charme séduisant des multiples aspects sous lesquels la nature capricieuse a voulu se montrer aux yeux du voyageur qui s'aventure dans ces parages peu fréquentés.

Chaque saison donne aux montagnes une parure nouvelle qui accroît encore leur gracieux et saisissant effet. L'été, qui brûle et dessèche les plaines, parvient à peine

au fond des fraîches et verdoyantes vallées, et l'automne, arrachant aux forêts leur verte frondaison, laisse sur le flanc des montagnes de longues traînées de rouille qui rompent agréablement l'uniforme coloris du paysage.

Parcourez donc les Pyrénées à pied, le bâton à la main, en tout temps, et vous serez certainement saisi d'admiration à la vue de ces spectacles surprenants, variés à l'infini.

La vallée du Vic-de-Sos est incontestablement la plus remarquable, la plus pittoresque des vallées ariégeoises. Dominée par la masse imposante du Mont Calm, à la cime éternellement neigeuse, elle offre de tous côtés des villages, des ruines pleines de souvenirs historiques qui émergent des pentes boisées ou se dressent fièrement sur des sommets presque inaccessibles. Ces merveilleux paysages devaient nécessairement inspirer la plupart de nos poètes ariégeois de toutes les époques. M. l'abbé H. Duclos, dans son remarquable ouvrage, n'a eu garde de les oublier ; mais il en est un, doublé d'un compositeur, que nous devons mentionner (au risque d'effaroucher sa trop grande modestie), dont l'hymne à l'Ariège est vibrant d'harmonie et d'enthousiasme patriotique. Mon excellent ami l'abbé S. Maury ne m'en voudra pas, je pense, de l'avoir nommé ici, puisqu'il est presque originaire de Miglos, qu'il en est aujourd'hui le zélé pasteur, et que naturellement il doit trouver sa place, quelque petite qu'il la veuille, dans cette étude sur la vallée de Miglos.

A mi-chemin environ de Tarascon à Vic-de-Sos, dans le petit village de Capoulet, où s'élevait jadis une maison des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, on trouve, à gauche, une route étroite, ardue ; presque un sentier, conduisant au village d'Arquizat et dans la vallée de Miglos. Nul ne se douterait que derrière ce rocher abrupt, d'où le

château de Miglos commande toute la gorge du Vic-de-Sos, s'ouvre un frais et gracieux vallon, semé de fermes et de hameaux, et qui constituait au moyen âge une des plus importantes seigneuries du haut comté de Foix.

L'appellation de Miglos ou Miklos, dans la langue vulgaire, ne s'applique pas à un lieu déterminé, mais à tout le territoire s'étendant de la vallée du Vic-de-Sos jusqu'à l'Andorre et limité à l'est et à l'ouest par les montagnes de Château-Verdun et le val de Siguer.

L'étendue de la commune actuelle de Miglos correspond à peu près exactement à celle de l'ancienne baronnie. Les bornes, partout naturelles, tantôt zigzaguant suivant le cours d'un ruisseau, tantôt suivant la crête des montagnes, ne pouvaient en être sensiblement modifiées.

Par sa situation géographique, cette seigneurie se trouvait dans une sorte d'indépendance relative qui faisait de ses seigneurs de petits souverains. Les relations de ce domaine étaient nécessairement restreintes aux quelques localités voisines, et par là n'apportent que peu de faits contributifs à l'histoire de la province de Foix. Mais l'existence particulière de ce fief, son autonomie, ne laissent pas d'être extrêmement intéressantes pour l'étude de la vie intime, des mœurs de ces populations pastorales à travers les siècles du moyen âge.

Contrairement à ce que l'on déplore pour les autres seigneuries du comté de Foix, la majeure partie des titres relatifs à cette terre nous ont été conservés ; quelques-uns sont originaux, les autres ont été transcrits au dix-septième siècle et réunis en un registre qui porte aux archives de l'Ariège série E, le titre de Cartulaire de Miglos. Des erreurs, des omissions émaillent les documents dus à la plume d'un copiste négligent ou inhabile ; cependant ils abondent en renseignements curieux, ayant trait principa-

lement aux droits de dépaissance dans les montagnes de Miglos, Siguer et Château-Verdun.

Aux archives de la Haute-Garonne et du Parlement de Toulouse ; aux Archives et à la Bibliothèque Nationales, nous avons recueilli des données assez nombreuses, suffisamment intéressantes, pour nous permettre de présenter un ensemble aussi complet que possible sur la seigneurie de Miglos.

Comme jadis, le territoire de cette commune comprend cinq hameaux qui comptent aujourd'hui une population de 889 habitants. Arquizat, où se trouvent l'église et la maison commune, a 65 feux et 234 âmes ; Norrat, 28 feux et 138 âmes ; Norgeat, 84 feux et 367 âmes ; Axiat, 17 feux et 79 âmes ; enfin Baychon, avec la maison isolée, dite le Vingt-Neuf, qui ne renferme que 9 feux et 41 âmes.

La commune ne possède qu'un desservant, mais, en revanche, elle est dotée de cinq instituteurs ou institutrices et de plusieurs belles maisons d'école. De nos jours, les palais communaux, s'élevant insolents et orgueilleux au milieu des pauvres chaumières d'alentour, construits avec l'épargne, les deniers des citoyens contribuables, diffèrent peu du château féodal d'antan, qui était bâti avec le concours manuel des vassaux corvéables.

Mais n'insistons pas sur les abus de notre temps qui reproduisent par bien des côtés ceux de l'ancien régime, quoique de nombreuses révolutions aient été faites pour les effacer de notre civilisation.

Chacun croit faire mieux que son prédécesseur ; ses efforts sont évidemment louables, mais les résultats sont le plus souvent insuffisants ; et, dans tous les cas, c'est toujours les petits qui pâtissent des sottises des grands.

L'altitude moyenne de la vallée de Miglos est de 800<sup>m</sup>. On y cultive le blé noir, le seigle, le maïs, la pomme de

terre et quelque peu la vigne ; les récoltes de pommes, noix et cerises y sont abondantes.

Deux petits ruisseaux, l'un dit de Norgeat, l'autre d'Axiat, qui est alimenté par les grandes sources du Quié, sillonnent la haute vallée pour se réunir non loin et en amont d'Arquizat et précipiter leurs eaux torrentueuses dans le Vic-de-Sos, au pied du majestueux château.

Le climat de Miglos est tempéré, ce qui s'explique par la situation même de la vallée, resserrée dans de hautes montagnes qui la protègent des grands vents. Mais un danger bien autrement grave menace sans cesse cette belle vallée : les avalanches et les inondations. Nous signalerons, à maintes reprises, des trombes épouvantables qui ruinent la commune et faillirent même amener une destruction complète des villages.

L'étendue de la commune est considérable, puisqu'elle renferme 2,095 hectares, qui se répartissent ainsi : terres labourables et ensemencées, 497 hect. ; jardins, 4 hect. ; sol bâti, 25 hect. ; prairies naturelles, 190 hect. ; bois et forêts, 229 hect. à la commune, 300 hect. aux particuliers ; enfin, 850 hect. en montagnes.

Miglos offre un exemple assez rare de la commune telle que nos mœurs et nos idées modernes la comprennent. Le sol y est extrêmement morcelé, et, comme conséquence, tout habitant y est propriétaire et vit des produits de la terre qu'il cultive lui-même. Il s'ensuit donc que l'indigence est à Miglos à peu près inconnue. *O fortunatos nimium !*

J'ajouterai encore que l'indigène de cette bienheureuse vallée est le type du beau montagnard, à la taille élevée, joignant à une force peu commune une aménité de caractère et une obligeance auxquelles je me plais à rendre ici hommage.

Je ne saurais clore cette courte préface sans adresser mes bien vifs remerciements à tous ceux qui m'ont aidé à retrouver, à mettre en œuvre les documents de cette étude ; particulièrement à M. Teulière, maire de Miglos, et à M. Hilaire Teulière, notre aimable et intrépide guide dans les périlleuses explorations des montagnes.

Si la dégénérescence a pénétré, grâce aux avantages de notre civilisation moderne, jusque dans les campagnes les plus reculées, c'est peut-être uniquement dans les vallées de Vic-de-Sos et de Miglos que l'on peut retrouver encore le descendant de cette puissante race montagnarde qui arrêta les légions victorieuses de César et donna à la brillante époque de nos grandes gloires militaires ces hommes invincibles qui promenaient nos couleurs nationales à travers l'Europe.

Il faut reconnaître que notre Ariège produit encore *des Hommes et du Fer*.

Juillet 1894.



LA

# BARONNIE DE MIGLOS

---

## CHAPITRE PREMIER.

### LES ANTIQUITÉS DE LA COMMUNE DE MIGLOS.

#### LA UNARDE.

Il y a près d'un demi-siècle, feu Adolphe Garrigou, le doyen des archéologues ariégeois (1), attirait l'attention sur divers lieux de la haute Ariège qui avaient été le théâtre de combats livrés par les Francs de Charlemagne aux armées sarrasines. On lit les lignes suivantes dans une de ses savantes publications (2) : « Les Francs s'étant ren- » dus maîtres des positions de Foix, Saint-Paul, Amplaing, » Ker, Genat, Tarascon et Sabar (3), le cours de leurs vic- » toires ne fut point interrompu dans cette partie des » Pyrénées. Après avoir chassé les Arabes du centre du » Sabartès, l'armée alliée dut les poursuivre à travers les » trois ports de Siguer, Auzat et Puymaurin (4), et les re-

(1) Adolphe Garrigou, mort en avril 1893, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, à Tarascon (Ariège).

(2) A. Garrigou, *Etudes historiques sur l'ancien pays de Foix*, 1846, p. 6. — *Notice sur l'église de Sabar*, 1849, p. 37.

(3) Saint-Paul, com. du canton de Foix; — Amplaing, Ker (aujourd'hui Quié), Genat, com. du canton de Tarascon.

(4) La viguerie de Sabartès instituée, dit A. Garrigou, sous Charlemagne, comprenait toute la haute vallée de l'Ariège, ayant Sabar pour chef-lieu,

» pousser d'un côté jusque dans l'Andorre, de l'autre jus-  
» qu'à la vallée de Carol, où se livra, d'après la tradition,  
» un dernier combat... C'est enfin à quelque lutte déses-  
» pérée que ces étrangers eurent à soutenir dans leur re-  
» traite qu'il faut attribuer les découvertes journalières que  
» l'on fait sur une de nos montagnes les plus élevées, la  
» Gunarde ou Unarde. Là, à chaque pas, se montrent à  
» travers les touffes glissantes du *gispet* et du rhododen-  
» dron pyrénéen (les *aberdaills* en patois du pays), à moitié  
» enfouis dans la terre, des débris rouillés de flèches et  
» d'épées dont la forme nous démontre l'origine arabe. »

Ces renseignements, quoique vagues dans le détail, nous paraissaient présenter, dans l'ensemble, des données qu'il serait utile de vérifier. A. Garrigou, avec lequel nous avions eu l'occasion d'en parler, affirmait avoir eu en sa possession des armes de fer recueillies par les bergers sur cette montagne. Ces objets, donnés par lui au musée départemental de l'Ariège, alors à peine formé, ont depuis longtemps disparu.

Dans le courant de l'été 1893, nous mîmes à exécution le projet d'explorer nous-même ce lieu perdu dans la haute montagne, sur les confins de l'Andorre.

Une distance de huit heures de marche environ sépare ce lieu de la Unarde du village le plus rapproché, celui de Miglos, où l'hospitalité montagnarde nous était offerte par le curé, notre aimable et érudit ami l'abbé Maury.

Qu'on nous permette de rapporter ici quelques impressions d'une simple excursion en montagne, promenade même, si on la compare à une émouvante ascension telle que celle de Ramond au Mont Perdu, ou de Franqueville au Nethou.

Un passage encaissé, zigzaguant sur le flanc de la montagne, et que la mauvaise saison doit transformer en tor-

aujourd'hui hameau avec antique sanctuaire et pèlerinage de la Vierge dans la commune de Tarascon. — Siguer et Auzat, communes du canton de Vic-de-Sos.

rent, amène à l'entrée des mines de Miglos, abandonnées actuellement. Après Rancié, elles offraient l'exploitation la plus active ; en 1883, le nombre des ouvriers s'élevait à trente et un environ. La production, qui était de 3,420 tonnes en 1882, arrivait à 4,448 en 1883. — « Les recherches y sont poussées avec activité, » disait le *Moniteur de l'Ariège*, en 1884, « et quelques-unes ont déjà donné des résultats importants ; néanmoins il est indispensable de les continuer, si on veut voir l'extraction se maintenir au taux actuel, les gisements reconnus étant assez restreints. Le minerai de Miglos est consommé exclusivement par les hauts-fourneaux de la Société métallurgique de l'Ariège. »

Laissant à gauche l'orifice béant de cette mine, on parvient bientôt au *Col de Larnat*, d'où l'on domine quelque peu la vallée de l'Ariège. Le chemin suit à peu près partout la crête de la montagne, tantôt serpentant au milieu de vastes pelouses, tantôt s'enfonçant dans de sombres bois de hêtres, ou se perdant encore dans un chaos de roches éparses ou amoncelées.

Du *Col de Larnat* on découvre une vue magnifique s'étendant des bords d'Ussat à Garanou. Au loin, à vos pieds, s'échelonnent, au milieu des bouquets d'arbres et des sinuosités argentées de l'Ariège, les villages de Sinsat, Aulos, Verdun, les Cabannes, Château-Verdun, Aston, Albiès, Vèbre, Garanou, et comme horizon à l'est se dresse le pic couvert des ruines imposantes du château de Lordat. Après avoir un instant contemplé ce saisissant panorama, on reprend la marche ascendante au milieu de cette solitude immense que troublent à peine, de loin en loin, les sons argentins des clochettes des troupeaux (*las esquillos*) et quelques cris prolongés de bergers se hélant d'une vallée à l'autre.

Au centre d'un petit plateau aux pentes recouvertes d'un tapis de plantes aromatiques surgit une lourde masse de roches superposées par suite de quelque cataclysme ; c'est le Roc de Miglos.

On contourne au sud ce singulier amoncellement qui abrite des vents du nord une misérable cabane de berger, et l'on jette un regard, à droite du sentier, sur une excavation presque comblée, cachée en partie par des ronces et des genévriers, et qui devait être jadis l'entrée d'une mine. Le versant de la montagne qui lui fait face présente de ci de là des débris de minerai, des scories de toute sorte, et la tradition, sans être affirmative sur ce point, suppose seulement qu'il a existé en ce lieu une mine.

Après avoir franchi le *Pas de l'Escalié*, passage ardu, où la nature s'est plu à disposer d'énormes blocs de roche en marches d'escalier d'une architecture peut-être originale, mais à coup sûr d'une solidité incontestable, on traverse une courte vallée (*Fountcendrasso*) que sillonne une infinité de ruisselets. Les genévriers, les rhododendrons disparaissent ici pour faire place à une herbe épaisse, fine et glissante, appelée *gispet*, semée par touffes au milieu des rochers. Bientôt les derniers tintements des clochettes s'éteignent dans le lointain, et le silence le plus impénétrable règne en ces lieux rarement fréquentés des bergers et sur ces sommets où l'isard et le vautour ont établi leur souveraineté.

Avant d'arriver au *Pic de Balgèse* (2,288 mètres), on entrevoit, à gauche, à des profondeurs vertigineuses, la *jasse* et l'étang de *Larnoum* qui apparaît comme une minuscule flaque d'eau verdâtre au centre d'un immense cirque de montagnes inaccessibles dont la cime se noie dans les nues et aux flancs desquelles s'accrochent quelques sapins d'une prodigieuse venue.

Du pic de Balgèse, la vue s'étend sur une partie de la chaîne des Pyrénées ariégeoises; le coup d'œil est imposant. De tous côtés, à vos pieds, se distinguent des vallées, des plateaux, des sommets qui se détachent parfois à peine et donnent l'illusion d'une plaine immense accidentée d'innombrables taupinières. De ce point, le guide vous montre, à perte de vue, sur la plupart des pics et des

crêtes, presque toujours inaccessibles, tantôt des monolithes debout semblables à des menhirs, crevant les nuages de leur tête aiguë, et appelés *tussals*, tantôt des pyramides faites de quartiers de rocs étagés par la main de l'homme et désignés sous le nom de *tartiès* (1). Ces points de repaire servaient au moyen âge, ainsi que nous le montrent des actes des treizième et quatorzième siècles, à délimiter les pâturages seigneuriaux et communaux, comme ils sont aujourd'hui encore utilisés à diviser les vachants et les territoires des communes elles-mêmes. Mais à quelle époque et pour quels besoins ces sortes de signaux ont-ils été établis par l'homme? On peut bien admettre que ces amas plus ou moins considérables aient été originairement disposés en vue de fixer les bornes des propriétés de nature diverse, ainsi que cela se pratique de nos jours en certains pays; mais les *tussals*, hauts de plus de six pieds, plantés sur des points où le chasseur d'isard hésiterait à s'aventurer; quelle main a donc osé élever dans les airs, de distance en distance, ces sortes de monuments d'un usage mystérieux qui rappellent les temps préhistoriques?

Après le *Pas de las Aigues*, une dernière ascension conduit à *Beysé*, point trigonométrique, d'où s'étend une vaste pelouse qui va s'inclinant jusqu'aux limites de l'horizon.

La Unarde, où l'on parvient enfin, est une petite plaine à 2,258 mètres d'altitude, de 1 kilomètre environ de longueur sur 500 mètres de large; exposée, par son orientation, aux intempéries de ces régions élevées, elle est à peine habitable durant une quinzaine de jours au cœur de l'été. Au nord-ouest, la montagne de *Beysé*, dont nous avons suivi le penchant oriental, la sépare de l'étroit val de *Siguer*, où mugit le torrent de ce nom. Le *Pic de Mille Roques*, avec ses contreforts escarpés, limite, au sud-est,

(1) *Tartiè*, de *tarterium*, que Du Cange donne comme synonyme de *quartierium*, quartier de rocher.

ce vaste pâturage qui va s'abaissant en pente douce vers le nord-est se perdre dans les bas-fonds, suivant la direction du ruisseau de *Calvière*, affluent rive gauche de la rivière d'Aston.

Au sud-ouest, la plaine de la Unarde est brusquement coupée par la haute vallée du ruisseau de Siguer. De ce point, qui domine l'abîme, on jouit d'un splendide coup d'œil. Les vapeurs qui se dégagent des bas-fonds, chassées par un vent violent, montent et passent rapidement devant les yeux du spectateur, semblables à ces voiles de gaze légère que le machiniste déroule successivement dans une pièce féerique. Tout à coup, le soleil apparaît radieux, éclairant de sa chaude lumière le fond de cette vaste scène : les crêtes des montagnes, d'où s'échappent d'innombrables cascades aux scintillements argentés, se colorent de mille teintes, de mille reflets violets, pourpres ou bleuâtres, et les pics aux neiges éternelles se montrent au milieu d'une irradiation que le regard peut à peine soutenir.

Les pics de la Sabine (2,258<sup>m</sup>), du Bouc (2,601<sup>m</sup>), de l'Étang blanc, de Bourbonne (2,683<sup>m</sup>), de Pélat (2,482<sup>m</sup>), de Neych (2,422<sup>m</sup>), de l'Aspre et de Peyrot se distinguent aisément ; au second plan, les cimes de Serrère (2,911<sup>m</sup>), de Siguer (2,594<sup>m</sup>), de Tristagne (2,879<sup>m</sup>), de Cabayrou (2,837<sup>m</sup>) se détachent encore nettement ; enfin, un peu à droite, le sommet qui domine ce tableau, le Mont Calm (3,080<sup>m</sup>).

Ce spectacle nous remet en mémoire le passage où Ramond, *le peintre des Pyrénées*, décrit son ascension au Mont Perdu : « En vain j'essayerais de peindre la magique apparence de ce tableau ; le dessin et la teinte sont également étrangers à tout ce qui frappe habituellement nos regards. En vain je tenterais de décrire ce que son apparition a d'inopiné, d'étonnant, de fantastique, au moment où le rideau s'abaisse, où la porte s'ouvre, où l'on touche enfin le seuil de ce gigantesque édifice ; un monde finit, un autre commence, un monde régi par les lois d'une autre existence. »

La vallée de la Unarde est semée de quartiers de rocs de toute dimension et couverte de cette herbe épaisse appelée *gispet*, qui ne constitue pour les troupeaux qu'une nourriture de qualité assez inférieure.

Le centre est occupé par un étang d'une superficie d'un demi-hectare environ, à l'eau limpide et glacée, dont les bords sont hérissés de roches.

Non loin de là s'élève la cabane du berger, de forme semi-elliptique, construite de rochers entassés, à une seule ouverture, basse, étroite, où l'on ne peut s'engager qu'en se baissant jusqu'à terre. L'intérieur ne permet pas de se tenir debout et quelques rocs à peu près plats, recouverts d'herbe sèche, servent de couche.

Si les verdoyants pâturages chantés par Virgile avaient offert des demeures aussi riantes, des couches aussi moelleuses, il est douteux que le berger Corydon y eût appelé le doux Alexis.

Puisque le grand poète latin a été invoqué, qu'on nous permette de compléter la description de cette plaine monotone par une réminiscence qui dépeint assez heureusement et le lieu et son unique habitant passager :

Quid tibi pastores Lybiæ, quid pascua versu  
 Prosequar, et raris habitata mapalia tectis?  
 Sæpe diem noctemque, et totum ex ordine mensum  
 Pascitur, itque pecus longa in deserta sine ullis  
 Hospitiis : tantum campi jacet ! Omnia secum  
 Armentarius Afæ agit, tectumque Laræmque,  
 Armaque, Amyclæumque canem, Cressamque phætram.

(Virgile, *Géorgiques*, liv. III, v. 339.)

Le pâtre dont nous avons partagé le misérable abri porte avec lui, ainsi que l'Africain de Libye, pour le temps plus ou moins long qu'il doit séjourner dans cette contrée, un petit chaudron de fer où il fait cuire alternativement soit des haricots, soit une sorte de bouillie fade, composée de farine de maïs et de lait de brebis ; mais il lui manque le chien d'Amyclée et n'a pour toute défense qu'un fort gourdin noueux.

Ces champs de la Unarde auraient été, suivant une tradition des plus accréditées, le théâtre d'un dernier combat entre les Sarrasins en fuite et les soldats de Charlemagne.

Sur les premiers escarpements à l'est de la vallée se montrent deux grands quadrilatères limités par des quartiers de rochers entassés : l'un, d'une contenance approximative d'un are, est désigné sous le nom de cimetière des Maures ; l'autre, d'une superficie moitié moindre, passe pour le champ de sépulture des Franks.

Au premier aspect, ces espaces entourés de rocs semblent être de préférence une enceinte préhistorique ; ce qui n'est peut-être pas invraisemblable.

Nos premières fouilles furent dirigées naturellement vers les parties de ces prétendus cimetières qui pouvaient présenter quelque intérêt. En quelques heures, des tranchées se croisaient dans tous les sens dans l'intérieur de ces enceintes ; mais partout, à une profondeur de 0<sup>m</sup>,15, 0<sup>m</sup>,25, 0<sup>m</sup>,30 et même 0<sup>m</sup>,40, le fer de la pioche ne rencontrait plus que la roche. Nulle trace de sépulture, nuls débris d'ossements, aucun fragment de fer, de poterie ou autres n'apparaissaient.

Après une nuit passée dans l'ancre du berger et durant laquelle une tourmente de neige se déchaîna sur la vallée (le thermomètre marquait à l'aube — 12° à la canicule), nous reprîmes nos fouilles sans résultat.

Cependant, la précision d'un berger, dans la trouvaille déjà ancienne d'objets en fer, nous fit porter sur un autre point nos investigations. Il est d'abord certain que, depuis plus de dix siècles, la terre qui recouvrait alors le flanc de la montagne a dû glisser naturellement vers le fond de la vallée, entraînant avec elle les dépouilles qui lui avaient été confiées. C'est une circonstance dont nous avons à tenir compte.

L'exploration de la partie inférieure de cette petite plaine, au-dessous des cimetières en question, nous fit découvrir, à moitié enfouies, les deux pièces de fer dont nous don-



nerons une description et une reproduction aussi exacte que possible.

Les deux objets recueillis sont un *scramasaxe* et un *grand couteau* ou *poignard* (voir pl. II).

Le premier mesure 0<sup>m</sup>,425 de longueur, soie comprise, et 0<sup>m</sup>,04 dans sa plus grande largeur. La lame seule atteint 0<sup>m</sup>,35 et va, s'amincissant d'une façon à peine sensible, jusqu'à 0<sup>m</sup>,06 environ de l'extrémité. Là, elle se rétrécit brusquement des deux bords et se termine en pointe de flèche.

La soie n'est pas mince et effilée comme celle des armes des Franks de la première époque, et elle n'a pas été emmanchée dans le bois ou l'os d'un seul morceau perforé à cet effet. Large de près de 0<sup>m</sup>,02, la soie a conservé ici trois rivets qui servaient à la fixer à deux plaques de bois ou d'os posées horizontalement de chaque côté du fer; c'est la même disposition que pour nos gros couteaux de cuisine (voir pl. II, fig. 1).

C'est là un caractère qui distingue cette arme du *scramasaxe* ou sabre franc mérovingien et la fait attribuer à l'époque carlovingienne (1).

Y avait-il sur cette lame la rainure propre à recevoir le poison que signalent les archéologues dans la description de pièces analogues? Cela est possible; mais l'oxydation en a fait aujourd'hui disparaître toute trace.

A observer encore le brusque amincissement des deux bords de la lame, qui se rencontre assez rarement. En outre, la pointe présente les bords tranchants sur une longueur de 0<sup>m</sup>,08 à 0<sup>m</sup>,10 environ.

Des armes à peu près semblables ont été recueillies à Herpes (Charente) et figurent dans la collection de M. Ph. Delamain (2). Les albums des fouilles de Caranda (Aisne), de M. Fr. Moreau, renferment bien quelques types

(1) J. Pilloy, *Etudes sur d'anciens lieux de sépultures de l'Aisne*. t. I, p. 231.

(2) Ph. Delamain, *Le cimetière d'Herpes*, pl. II, fig. 10.

approchants (1); mais, à l'examen attentif des objets, on saisit bientôt une différence notable, aussi bien dans la forme générale que dans le détail. Les mêmes réserves sont à présenter pour les scramasaxes trouvés à Charnay (Côte-d'Or) (2), pour ceux que l'abbé Cochet a rencontrés en Normandie (3), ceux que M. le baron de Baye a décrits dans ses travaux (4)...

L'arme que nous étudions n'a pas, en effet, ce caractère de force qui distingue le coutelas ou gros couteau mesurant, en longueur, 0<sup>m</sup>,40 et 0<sup>m</sup>,45. Deux éléments essentiels l'en éloignent : d'abord le dos, loin d'être accentué comme dans les grands couteaux, est fort peu distinct; et, quoique amincie par l'oxydation, la lame ne devait être guère plus épaisse dans la main du guerrier franc; en second lieu, tandis qu'on remarque partout ailleurs une courbure prononcée du tranchant qui va rejoindre, à la pointe, le côté du dos à peine incliné, ici, ainsi que nous l'avons dit, les deux bords s'inclinent également vers l'extrémité et d'une manière relativement brusque. A vrai dire, ce scramasaxe se rapproche dans un sens, il est vrai, d'une épée courte, à un seul tranchant, mais dont la configuration rappelle quelque peu les épées de Selzen (5), de Bel-Air (6), de Civezzano (7), etc., ainsi qu'un coutelas trouvé à Ursins (Suisse) (8). On peut dire que cette arme, qui trouve jusqu'ici peu de points de comparaison exacte, tient du sabre droit plutôt que du scramasaxe ou gros cou-

(1) Album Caranda, pl. XI, fig. 1; pl. XXII.

(2) H. Baudot, *Mémoire sur les sépultures de l'époque mérovingienne en Bourgogne*, pl. I-II.

(3) Abbé Cochet, *La Normandie souterraine*, passim.

(4) Baron J. de Baye, *Industrie longobarde*, p. 14.

(5) L. Lindenschmit, *Das germanische Todtenlager bei Selzen*, taf. XXII, f. 7, 12.

(6) Fr. Troyon, *Description des tombeaux de Bel-Air, près Cheseaux-sur-Lausanne*, pl. V, fig. 11.

(7) F. von Wieser, *Das Langobardische Furstengrab... von Civezzano*, taf. II, f. 4.

(8) Baron de Bonstetten, *Recueil d'antiquités suisses*, 1855, pl. XXIV, fig. 5.

teau et de l'épée. Cette configuration particulière n'est pas, croyons-nous, commune; il serait utile, dans les fouilles et découvertes qui se produiront ultérieurement, de rapprocher les armes offensives que l'on pourra découvrir de ce type vraiment intéressant.

La seconde pièce donne 0<sup>m</sup>,30 dans son entière longueur, la soie comprise pour 0<sup>m</sup>,06. Celle-ci offre les signes caractéristiques du poignard franc-mérovingien, avec quelques particularités que nous allons indiquer. (Voir pl. II, fig. 2.)

Au point de vue d'ensemble, on trouve ici la soie étroite, effilée et apte à être emmanchée dans un morceau de bois ou d'os arrondi et troué. La lame forte, massive, présente, d'une part, le dos presque droit jusqu'à l'extrémité; de l'autre, le tranchant décrivant une longue courbe vers le point où il se confond avec le bord opposé.

Cette arme est quadrangulaire à la base; puis, par deux ressauts successifs, l'un à 0<sup>m</sup>,03, l'autre à 0<sup>m</sup>,06 de la poignée, elle s'amincit sur chacun de ses bords, de manière à présenter, vers le milieu de sa longueur, deux tranchants inégaux séparés par une arête douce; en outre, la lame est sensiblement plus large au milieu qu'à la base.

Ces circonstances nous paraissent de nature à faire ranger cette arme dans la catégorie des poignards plutôt que des couteaux. Sa forme générale la fait rapprocher de nombreuses pièces de ce genre, sans toutefois rencontrer un type absolument identique. Ainsi, M. Pilloy en a recueilli dans l'Aisne (1), de même que M. Fr. Moreau (2). Charnay en a donné à M. H. Baudot (3), et le musée de Namur en renferme de curieux spécimens. Il est inutile d'énumérer les nombreux ouvrages où sont représentés de semblables objets, ni les collections publiques ou privées

(1) J. Pilloy, *Etudes sur d'anciens lieux de sépultures de l'Aisne*, t. I, p. 225.

(2) Voir les remarquables Albums publiés par M. Frédéric Moreau.

(3) Voir les planches du *Mémoire* de M. H. Baudot, cité plus haut.

qui en conservent des exemplaires plus ou moins remarquables. Toutefois, il convient de mentionner plus particulièrement le poignard, bien que de dimension presque double, que l'abbé Cochet trouva à Envermeu en 1853 (1).

Néanmoins, nulle part, à notre connaissance, on n'a jusqu'ici signalé une arme présentant cette particularité de détail qui réside dans les deux ressauts et l'amincissement d'une grande partie du dos de la lame. Il y aurait là quelque chose du couteau espagnol d'une époque plus moderne.

A coup sûr, si d'un côté la soie et quelques autres points de détail pouvaient autoriser à faire remonter cette pièce à l'ère franco-mérovingienne, d'autre part la confection singulière de la lame semblerait lui assigner une date fort postérieure.

Pour le précédent scramasaxe, il ne peut s'élever, je crois, de doute sur son origine. En ce qui concerne ce poignard, nous estimons qu'il y a lieu de faire des réserves; une conclusion dans un sens quelconque me paraît prématurée. Est-ce là une arme que A. Garrigou qualifiait d'arabe? Je l'ignore; dans tous les cas, il serait difficile d'établir une comparaison dans une telle hypothèse, car l'équipement d'un guerrier maure de cette époque est, à notre avis, encore bien mal connu.

Il est incontestable que ce lieu de la Unarde a été, à une époque reculée, le théâtre d'une action plus ou moins importante, puisque des bergers ont de tout temps recueilli dans cette plaine des armes éparses, ainsi que nous l'avons constaté. L'un de ces pâtres qui séjournent à tour de rôle sur cette haute montagne, nous a assuré avoir trouvé à la Unarde une sorte d'épée de fer, oxydée, longue de 0<sup>m</sup>,80 environ. Malgré ses recherches, il lui a été impossible de retrouver l'objet dans sa maison. Il eût été extrêmement intéressant d'étudier cette arme si précieuse par sa forme,

(1) Abbé Cochet, *La Normandie souterraine*, p. 277, pl. XVI, fig. 7.

son développement et son excessive rareté dans les milieux francs du midi de la France. Or, s'il est exact que le scramasaxe tout au moins puisse être attribué à des guerriers francs-carlovingiens, nous devons admettre la thèse de A. Garrigou et reporter à la fin du huitième siècle, de 778 à 780, la date de ce combat livré par les soldats de Charlemagne ou de son lieutenant aux troupes arabes fuyant vers l'Espagne.

Après la bataille décisive qui eut lieu aux portes de Tarascon, dans la plaine de Sabar, dont le sanctuaire, dédié à Notre-Dame de la Victoire, a transmis d'âge en âge le souvenir de cette journée, les Arabes, poursuivis l'épée dans les reins, ne pouvaient, dans leur précipitation, choisir la route la plus praticable pour passer en Espagne. Une troupe de ces fuyards dut prendre par la vallée de Siguer. Parvenue à la plaine de la Unarde, il ne lui fut pas possible de pousser plus loin sa retraite; des montagnes à peu près inaccessibles, des abîmes sans fond s'offraient désormais à eux. Acculés à ces roches, les Maures vaincus livrèrent à leurs ennemis un suprême combat, terrible, désespéré, où ils tombèrent vraisemblablement jusqu'au dernier sous le fer des guerriers francs.

Bien que la tradition et les légendes aient considérablement grossi les faits de cette époque, jusqu'à conduire Charlemagne en personne à la tête d'une formidable armée dans les défilés ariégeois; quoique les conséquences de l'expulsion des Arabes des vallées pyrénéennes aient été étendues de telle sorte qu'on a voulu voir dans l'organisation de la République d'Andorre une création propre au grand empereur d'Occident (1), il n'en est pas moins certain que l'influence carlovingienne pénétra profondément

(1) L'organisation du pays d'Andorre, qui avait été longtemps considérée comme un phénomène historique, pour ainsi parler, mieux connue aujourd'hui, rentre simplement dans la catégorie des paréages, nombreux comme on sait dans le Midi. Il paraît fort probable, toutefois, que les lieux de Montgauzy, près Foix, et Sabar, près Tarascon, sont d'origine carlovingienne.

jusque dans les endroits les plus reculés de la province de Foix.

Les armes de fer que nous venons de décrire n'ont en elles rien d'absolument remarquable. Mais ce qui doit les faire considérer comme précieuses, c'est leur extrême rareté dans la région méridionale de la France, où il n'en existe que fort peu d'exemplaires. Ces pièces très oxydées ne résistent pas, surtout lorsqu'elles atteignent une certaine dimension, au bouleversement des champs de sépultures où on a pu les rencontrer.

Si quelques musées régionaux offrent de modestes couteaux de fer plus ou moins mutilés, les épées y sont inconnues et les scramasaxes ou grands couteaux ne fournissent qu'un ou deux spécimens peut-être, au musée de Périgueux, par exemple (1).

Nous avons pensé qu'une courte note sur de semblables armes pouvait présenter quelque intérêt pour les études archéologiques en général, et en particulier pour l'industrie de l'époque carlovingienne dans le Midi. En outre, les faits que nous venons d'exposer témoignent d'une manière incontestable de la présence de troupes franc-carlovingiennes dans ces régions élevées de la Gaule méridionale.

(1) Grand couteau provenant de Tocâne-Saint-Apre (Dordogne). Cf. Barrière-Flavy, *Etude sur les sépultures barbares du midi et de l'ouest de la France*, 1893, p. 188.

1



2



Planche II.

**ARMES FRANQUES**

Trouvées au lieu de LA UNARDE (2.258 mètres d'altitude),  
dans les Pyrénées Ariégeoises.

112



## CHAPITRE II.

### LA PAROISSE DE MIGLOS.

Les empiétements des seigneurs laïques sur les biens de l'Eglise étaient devenus, en quelque sorte, une chose commune et généralement pratiquée, au lendemain de l'organisation de cette puissante féodalité qui couvrait le sol de la France comme d'un vaste réseau. Favorisés, du reste, par les désordres et la confusion des pouvoirs politiques et religieux qui se produisirent après le règne de Charlemagne, et aussi par l'impopularité que le clergé s'était attiré par son inconduite et ses débordements, les seigneurs faisaient impunément main basse sur tous les bénéfices.

Cet état de choses, que l'appréhension effrayante de l'an 1000 modifia quelque peu, entraînant avec elle grand nombre de fondations pieuses faites par des chevaliers sur le point de se rendre en pèlerinage à Rome ou en Palestine, reparut bientôt après avec tous ses excès. Les terreurs superstitieuses disparues, chassées par un siècle nouveau, les seigneurs laïques se montrèrent aussi soucieux de leurs intérêts matériels qu'ils l'avaient été peu avant du salut de leur âme. Ils s'approprièrent les édifices que la foi de leurs pères avait élevés à la gloire de Dieu ; ils s'emparaient des modestes oratoires auxquels étaient attachées quelques redevances, ainsi que des importants bénéfices et des vastes dépendances des monastères.

De grands vassaux de la Couronne s'érigèrent même en dispensateurs de bénéfices ecclésiastiques depuis la plus